AFRICAN JOURNAL OF LITERATURE AND HUMANITIES

vol.3/Issue 3

October 2022

www.afjolih.com

ISSN 2706-7408

URL: afjolih.com/ind...http://afjolih.com/index.php/2019/09/06/september-2019-issue-1-vol-1/.
Fatcat: fatcat.wiki/con ...Google: www.google.com/...Bing:www.bing.com/se... Yahoo: search.yaho.co..

EDITORIAL BOARD

Managing Director:
- LOUIS Obou, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
Editor-in-Chief:
- Lèfara SILUE, Senior Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Associate Editors:
- Moussa COULIBALY, Senior Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Anicette Ghislaine QUENUM, Senior Lecturer, Abomey-Calavi University (Bénin)
- Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Senior Lecturer, Yaoundé 1 University (Cameroun)
- Djoko Luis Stéphane KOUADIO, Associate Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- ADJASSOH Christian, Associate Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)
- Boli Dit Lama GOURE Bi, Associate Professor, I N.P H.B, Yamoussoukro (Côte d'Ivoire)

Advisory Board:
- Philippe Toh ZOROBI, Senior Lecturer, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)
- Idrissa Soyiba TRAORE, Senior Lecturer, Bamako University (Mali)
- Nguessan KOUAKOU, Associate Professor, Ecole Normale Supérieure, (Côte d'Ivoire)
- Aboubacar Sidiki COULIBALY, Associate Professor, Bamako University (Mali)
- Paul SAMSIA, Associate Professor, Yaoundé 1 University (Cameroun)
-Justin Kwaku Oduro ADINKRA, Senior Lecturer, Sunyani University (Ghana)
-Lacina YEO Senior, Lecturer, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)

Editorial Board Members:
- Adama COULIBALY, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Alembong NOL, Professor, Buea University (Cameroun)
- BLEDE Logbo, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Bienvenu KOUDJO, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)
- Clément DILI PALAÏ, Professor, Maroua University (Cameroun)
- Daouda COULIBALY, Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)
- DJIMAN Kasimi, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- EBOSSE Cécile Dolisane, Professor, Yaoundé1 University (Cameroun)
- Gabriel KUITCHE FONKOU, Professor, Dschang University (Cameroun)
-Gnéba KOKORA, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Irié Ernest TOUOUI Bi, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Jacques Sassongo SILUE, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Jérôme KOUASSI, Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
- Mamadou KANDJI, Professor, Chieck Anta Diop University (Sénégal)
- LOUIS Obou, Professor, Félix Houphouët-Boigny University (Côte d'Ivoire)
- Pascal Okri TOSSOU, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)
- Pierre MEDEHOUEGNON, Professor, Abomey-Calavi University (Bénin)
- René GNALEKA, Professor, University Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
- Yao Jérôme KOUADIO, Professor, Alassane Ouattara University (Côte d'Ivoire)

Table of contents

Pages

L'expérience de l'esthétique du baroque chez Patrick Deville, SYLLA Daouda
Université Alassane Ouattara - Bouaké (Côte d'Ivoire)……p.1

Le jeu théâtral et son ancrage sociologique dans l'espace virtuel des réseaux sociaux ivoiriens, Soupé Lou Touboué Jacqueline, Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan……p.18

Revisiting the Strengths of Precolonial Africa in the Selected works of Chinua Achebe, Ayi Kwei Armah and Elechi Amadi, Coulibaly Aboubacar Sidiki, Samaké Adama (University of Letters and Human Sciences of Bamako) et Alassane Sidibé (Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako (USSGB),…….....p.34

L'endogénéité dans l'anthropologie gabonaise, Georgin MBENG NDEMEZOGO
Université Omar Bongo, Laboratoire d'Anthropologie (LABAN) ……p.49

Le département de Lettres modernes de l'Université de Libreville en posture classique déclassée : Critique, Théorie et Herméneutique comme destin, Max-Médard EYI, Département de Lettres modernes, Université de Libreville (Gabon) ……p.60

Characters and Resistance to Patriarchy in Chimamanda Ngozi Adichie's *Purple Hibiscus*
KOUAKOU N'guessan, Ecole Normale Supérieure (ENS) d'Abidjan……..p.73

L'insécurité alimentaire dans un monde d'abondance, un symptôme de notre société postmoderne consumériste et égoïste : *La Faim blanche* d'Aki Ollikainen et *Des fourmis dans la bouche* de Khadi Hane, Dacharly MAPANGOU, Centre d'Etudes et de Recherches littéraires sur les Imaginaires et la Mémoire, Université Omar Bongo……..….p.90

L'homme au travail, l'environnement et la société : quel intérêt pour la responsabilité Sociétale de l'entreprise (RSE) et le développement personnel ? Amadou TRAORE, Université de Ségou (Mali) et Amadou Zan TRAORÉ, Doctorant à Institut de Pédagogie Universitaire……..p.111

L'impact de la Perestroïka sur l'enseignement de la langue russe : cas du Mali, Dr. Ibrahim BAGNA
Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako……...p.124

Impacts du conflit socio-politique et sécuritaire sur la performance scolaire des élevés du Nord et du centre déplaces à Bamako : cas des résidents des camps de Faladie et de Niamana
Mama KONTA, Seydou LOUA, Abdoulaye DIABATE……p. 139

La Nomaditude chez Daniel Tongning et Fernando d'Almeida, Seka, Carlos Université Félix Houphouët Boigny de Cocody-Abidjan ……...p.152

Les configurations passionnelles dans *L'enfant qui disparaît est une lettre d'alphabet* de Josué Guébo, Konan Kouakou Gildas. Université Félix Houphouët-Boigny……....p.164

The Center-Periphery Encounter in African Fiction: A White Child's Construction of a 'Third Space' in Ifeoma Chinwuba's *Fearless* (2004), Siaka FOFANA, Félix Houphouët-Boigny University of Cocody-Abidjan (Côte d'Ivoire)……..…p.176

Le capitalisme comme moyen de domination dans le roman sud-africain : une analyse de *The Conservationist* de Nadine Gordimer, SORO Donissongoh et BOLI Bi Tah Philipps, Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa (Côte d'Ivoire)……p.189

Impact of Crosscultural Identity in Buchi Emecheta's *the New Tribe*, Diarrassouba Youssouf, Université Félix Houphouët Boigny……..p.201

L'insécurité alimentaire dans un monde d'abondance, un symptôme de notre société postmoderne consumériste et égoïste : *La Faim blanche* d'Aki Ollikainen et *Des fourmis dans la bouche* de Khadi Hane

Dacharly MAPANGOU
Centre d'Etudes et de Recherches littéraires sur les Imaginaires et la Mémoire
Université Omar Bongo, Libreville, Gabon
dacharlymap@gmail.com

Résumé : L'une des préoccupations fondamentales de notre société postmoderne consumériste et égoïste demeure la sécurisation alimentaire de la planète et l'éloignement des populations du spectre de l'insécurité alimentaire. Mais plusieurs d'entre elles à travers le monde connaissent encore aujourd'hui une insécurité alimentaire dont les manifestations sont perceptibles dans *La Faim blanche* d'Aki Ollikainen et *Des fourmis dans la bouche* de Khadi Hane qui nous servent de corpus. L'ambition de ce travail, qui se situe à l'intersection de la littérature et des sciences sociales, n'est autre qu'une contribution à l'étude des causes de l'insécurité alimentaire et des moyens à mettre en œuvre pour la combattre efficacement.
Mots-clés : Insécurité alimentaire, monde d'abondance, pauvreté, société postmoderne consumériste et égoïste, symptôme.

Abstract: One of the main concerns of our consumerist and selfish postmodern society remains the securing of the planet's food supply and the removal of the thread of food insecurity from the populations. But many of them through the world are still experiencing food insecurity today, the manifestations of which are perceptible in Aki Ollikainen's *La Faim blanche* and Khadi Hane's *Des fourmis dans la bouche*, which serves as our corpus. The ambition of this work, which lies at the intersection of literature and social sciences, is nothing but a contribution to the study of the causes of food insecurity and the means to be implemented to combat it effectively.
Key-words: Food insecurity, world of plenty, poverty, consumerist and selfish postmodern society, symptom.

> Le XXe siècle a été celui de la voracité, le XXIe siècle sera celui de la faim. Ailleurs, bien sûr, en Afrique, mais aussi en Occident, ici même. (Stoeckel, 2012 : quatrième de couverture).

Nonobstant la forte production alimentaire que connaît notre société postmoderne consumériste et égoïste, nous recensons, aujourd'hui encore, environ **2,3 milliards** de personnes – soit 29,3 % de la population mondiale – qui ne mangent pas à leur faim. Il s'agit sans conteste « [d'une] absurdité, [d'une] infamie qu'aucune raison ne saurait justifier ni aucune politique légitimer […], d'un crime contre l'humanité indéfiniment répété » (2005 :117), fustige l'ancien Rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l'alimentation, Jean Ziegler. La société postmoderne, caractérisée par la

consommation[21] et le libre-échange, voit le phénomène de l'insécurité alimentaire[22] s'amplifier, alors que toutes les conditions pour l'éradiquer de la planète sont réunies : l'industrie agroalimentaire mondiale faisant face à une surproduction, voire à un gaspillage alimentaire. Une situation paradoxale qui trouve son explication à travers divers facteurs économico-politiques que dans le manque de production des aliments.

L'insécurité alimentaire, qui cristallise notre société postmoderne consumériste et égoïste, est prégnante dans la fiction littéraire, quel que soit le champ littéraire auquel appartient chaque écrivain. A l'origine du *choix de cette thématique* se trouve la volonté de la fiction littéraire d'aborder les problématiques sociétales de son temps. Ainsi, l'insécurité alimentaire, qui demeure un fait social total[23] affectant les pays pauvres aussi bien que les pays riches, constitue l'épicentre de plusieurs fictions littéraires. Depuis *La Faim* (1890) de Knut Hamsun, en passant par *Les Misérables* (1862) de Victor Hugo, *Les chemins de la faim* (1946) de Jorge Amado, *La route de la faim* (1991) de Ben Okri, *Biographie de la faim* (2004) d'Amélie Nothomb, pour culminer avec *Des fourmis dans la bouche* (2011) de Khadi Hane et *La Faim blanche* (2012) d'Aki Ollikainen qui constituent le corpus de cette réflexion, l'insécurité alimentaire reste une problématique sur laquelle plusieurs écrivains s'interrogent. Elle est donc un événement « concret, immanent, perceptible, factuel » (Lucereau, 2017 : 69) dans la scène littéraire ; une réalité absolue dont on ne peut nier l'existence : « l'indubitable absolu avant tout autre indubitable » (Lucereau, *op. cit. :* 13). La problématique de l'insécurité alimentaire, qui s'articule plus largement à celle de l'émigration, constitue une question transversale des champs littéraires, une *themata*, selon la terminologie comparatiste. Par ailleurs, les drames actuels concernant les déplacements massifs des populations en direction d'un Ailleurs-paradis, viennent opportunément nous rappeler, s'il en était encore besoin, l'actualité de cet objet, le regard que nous portons sur lui et l'intérêt scientifique que nous lui accordons.

---

[21] Ainsi que le souligne Gilles Lypovetsky, la société postmoderne n'est pas la fin de la société de consommation, mais « son apothéose, son extension » (1983 : 16).

[22] « On parle d'insécurité alimentaire lorsque les personnes n'ont pas un accès physique, social et économique à une nourriture suffisante ». (FAO, 2010 : 8). Denis Requier-Desjardins distingue deux formes d'insécurité alimentaire : « – l'insécurité alimentaire chronique : une partie de la population se trouve en permanence dans l'incapacité d'accéder à une alimentation suffisante. – l'insécurité alimentaire temporaire : une partie de la population, sous l'effet d'événements conjoncturels, fluctuations diverses inattendues, créatrices d'instabilités macro-économiques, se trouve dans l'incapacité d'accéder à une alimentation suffisante » (1995 : 222).

[23] Au sens où l'entend Marcel Mauss : « Dans ces phénomènes sociaux « totaux », comme nous proposons de les appeler, s'expriment à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales – et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques – et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution ; sans compter les phénomènes esthétiques auquel aboutissent ces faits et les phénomènes morphologiques que manifestent ces institutions » (1997 : 147).

L'hypothèse de recherche, qui sous-tend l'ensemble de l'infrastructure analytique et interprétative de cette réflexion, consiste à démontrer par quels mécanismes d'écriture, les deux auteurs parviennent à représenter l'insécurité alimentaire qui à la fois gouverne et traduit non seulement notre rapport au monde, c'est-à-dire à l'Autre ; mais aussi notre rapport à nous-même. Bien plus, l'insécurité alimentaire, plus qu'un thème, peut transmuer en véritable motif d'écriture ou, autrement formulé, en facteur de littérarité optimale de la fiction littéraire contemporaine. Traduisant une manière de percevoir, de décrire et de comprendre notre contemporanéité postmoderne, comment s'énonce l'insécurité alimentaire dans le corpus choisi ? S'attachant aux manifestations textuelles de l'insécurité alimentaire et la manière dont elles conditionnent non seulement sa reconnaissance, mais aussi son interprétation, elle se trouve inséparable d'une « poétique et d'une herméneutique des écritures de la faim[24] » dont on peut apprécier la fécondité dans les résultats du travail que nous réalisons.

L'insécurité alimentaire, une conséquence de la précarité socio-économique

La précarité socio-économique est devenue, aujourd'hui, une préoccupation quotidienne pour un grand nombre de personnes à travers le monde. Ainsi, l'insécurité alimentaire, qui demeure un fait social total, est perceptible dans le corpus à travers le phénomène de la précarité socio-économique. **Certes, la précarité socio-économique n'est pas l'unique explication de l'insécurité alimentaire, toutefois, il n'en demeure pas moins qu'elle en est certainement une des causes les plus importantes.** De la sorte, ne pouvoir accéder en quantité suffisante à une nourriture saine et équilibrée rompt le lien social[25] avec Autrui, trace la voie à l'exclusion et ouvre la porte aux problèmes de santé et de bien-être. Le champ lexical de la figure du pauvre[26], comme l'illustrent les vocables de « pauvreté », « misère » « précarité », « galère », « mendicité » que l'on retrouve tant dans la dynamique interne de *La Faim blanche* que dans celle *Des fourmis dans la bouche,* témoignent suffisamment du déploiement de la précarité socio-économique dans les deux textes. Dans *La Faim blanche,* Ollikainen aborde la précarité socio-économique à partir du

---

[24] Jérôme Lucereau, L*es écritures de la faim. Eléments pour une ontologie de la faim*, Paris, L'Harmattan coll. « Critiques littéraire », 2017.

[25] « *Un lien social* qui s'appuie *sur* cette non-indifférence des uns par rapport aux *autres, sur* cette responsabilité des uns *pour les autres*, pensée comme préalable à la justice, à la norme sociale et à la confiance, un lien social marqué par la nécessité de ''vivre dans un monde de citoyens et non seulement dans l'ordre du face-à-face'', un lien social qui fait ainsi place à tous, par-delà leurs appartenances et leurs expériences, un lien social appuyé sur l'humanisme de l'Autre Homme, un lien social qui exige l'accueil inconditionnel d'Autrui, quel que soit cet Autrui » (Bajoit, 2005 : 68).

[26] Michel Mollat définit le pauvre comme « celui qui, de façon permanente ou temporaire, se retrouve dans une situation de faiblesse, de dépendance, d'humiliation, caractérisée par la privation des moyens variables selon les époques et les sociétés, de puissance et de considération sociale : argent, relations, influence, pouvoir, science, qualification technique, honorabilité de naissance, vigueur physique, capacité intellectuelle, liberté et dignité personnelle » (2006 : 14).

phénomène de la mendicité qui réduit les victimes d'insécurité alimentaire à vivre de la charité. Désignés le plus souvent au pluriel, pour traduire un phénomène social total de grande envergure, ainsi que le souligne l'hyperbole : « hordes de mendiants » (Ollikainen, *op. cit.* : 68), les mendiants jouissent d'une réputation des plus abjectes. Objet de mépris plutôt que de compassion, ces troupes d'hommes, de femmes et d'enfants errants en quête de nourriture constituent une véritable gangrène de la société finlandaise durant la famine dramatique de 1867. La crise alimentaire, qui paralyse le pays, plonge une grande majorité des populations dans une précarité socio-économique extrême. Les paysans sont les plus touchés à cause de leur faiblesse économique, d'une part, et de la politique austère exercée par l'Etat qui les réduit à mendier pour survivre, d'autre part. La famine jette des milliers de paysans à la rue à la recherche d'un bout de pain. Mais leur présence importante sur les routes de la Finlande indispose les populations les moins touchées par la pénurie d'aliments qui suscite peur et panique dans le pays : « – Ils apportent le désordre. Ici, le silo de la paroisse a été pillé. Mais le pire est l'épidémie du typhus – même si ce sont les plus affaiblis par la faim qui sont le plus touchés, la maladie s'attaque aussi aux bien-portants » (Ollikainen, *op. cit.* : 125). Les mendiants, en plus de troubler l'ordre public, sont des auteurs d'actes de pillage et des vecteurs potentiels de maladies infectieuses.

Le phénomène menaçant de la mendicité constitue un danger pour les gens de la haute société : « D'un côté, il y a les gens des hautes sphères bouleversés face aux hordes de mendiants, craignant pour la tranquillité de leur petite vie molle. Ils tournent sur eux-mêmes comme des chiens chassant leur queue, exigent de l'Etat des fonds et des vivres à mettre sur les routes afin de calmer ces pauvres diables errants et de les faire rentrer chez eux (Ollikainen, *op. cit.* : 68) ». Les riches sont dans un désarroi total face « aux hordes de mendiants » susceptibles de nuire à leur bien-être. Les termes « bouleversés » et « craignant » soulignent la peur et l'inquiétude que suscite la présence envahissante des mendiants sur les routes. Le phénomène social de la mendicité provoque l'anxiété chez les gens des hautes sphères qui « […] tournent sur eux-mêmes comme des chiens chassant leur queue ». *Jouissant d'une certaine* aisance et occupant même une *position sociale* plus *élevée, ils* exigent de l'Etat une aide sociale en faveur des « pauvres diables errants », non pas dans l'intention de leur venir en aide, mais de les renvoyer chez eux, afin de préserver la tranquillité de « leur petite vie molle » : « Raakel est plus avisée que Lars, songe le docteur Teo. Elle aurait sans doute résolu la question des mendiants si quelqu'un avait eu l'intelligence de lui demander son avis. Elle aurait encouragé tout un chacun à rentrer chez soi : la nourriture, ça se trouve, pourvu que la marmite soit assez grande. Il n'y a qu'à patienter » (Ollikainen, *op. cit.* : 16). Renvoyer les mendiants chez eux est l'argument soutenu par les nantis, à l'instar de Raakel, l'épouse de Lars, l'adjoint du sénateur, et du docteur Löfgren. Selon eux, envahir les rues et mendier n'est pas le meilleur moyen pour obtenir de la nourriture. Il faut plutôt travailler, afin de chercher sa propre subsistance. Aussi estiment-ils que l'acte de mendier relève de la paresse des pauvres. Evidemment, c'est pour cette raison qu'ils connaissent une précarité constante. Ils doivent travailler pour avoir à manger, car la nourriture n'est ni rare ni absente, mais

nécessite d'être trouvée. Finalement, pour les riches, les pauvres sont à l'origine de leur propre indigence à cause de leur fainéantise. Par conséquent, ils suggèrent à l'Etat de les isoler, en les renvoyant chez eux ou dans des foyers d'accueil : « En ce sens, les ateliers de charité sont la meilleure solution » (Ollikainen, *op. cit. :* 125). S'esquisse ici l'égoïsme des riches, cette tendance universelle de notre société postmoderne consumériste.

Cette vision des choses ne fait pas l'unanimité chez les gens de la haute société. Teo, en particulier, ne partage pas cette vision dépréciative des mendiants. Pour lui, les pauvres sont des victimes de la nature et de la société qui les condamnent. Les paysans sont, inévitablement, les premières victimes de la famine qui les livre à la rue, voire à la mort. Comme le souligne le narrateur : « La famine retranche à la nation ses éléments les plus faibles, comme le jardinier élague les mauvaises branches d'un pommier » (Ollikainen, *op. cit.* : 17). La pénurie alimentaire, qui touche, essentiellement, les pauvres, est ainsi à l'origine de leur infortune et non pas la paresse. Aussi sont-ils victimes de l'égoïsme et du mépris de la société qui n'a trouvé mieux que de les exclure. Dans *La Faim blanche*, les mendiants, perçus comme une menace par les populations les moins touchées, sont isolés dans des foyers de charité. Il faut ajouter à leur exclusion sociale leurs conditions socio-économiques précaires qui font d'eux des êtres vulnérables au sein de la société où ils sont victimes d'exactions et d'abus de tous genres. Marja, par exemple, est abusée sexuellement par un de ces hôtes. Teo se démarque alors des autres riches par sa considération, son altruisme, voire sa compassion pour la condition des pauvres : « - J'en connais un en tout cas prêt à donner sa chemise pour les putains de Punavuori, intervient Raakel. - Je suis médecin des pauvres, comme l'était le grand Paracelse, répond Teo » (Ollikainen, *op. cit.* : 17). Le docteur, qui se compare à Paracelse[27], se substitue en « médecin des pauvres », démontre son engagement envers la cause des plus faibles, son empathie et son indignation face à la situation dramatique des pauvres.

Dans *Des fourmis dans la bouche,* Hane interroge la problématique de la précarité socio-économique dans les pays riches, notamment la France – un pays d'abondance – qui enregistre à son actif une population immigrée majoritairement pauvre :

> On dit que, pendant la prière de l'aube, Dieu exauce le vœu du croyant. Il ne s'agissait pas pour moi de Lui quémander le pardon des fautes, ni la longévité sur cette terre qui m'avait taillé un costume de pauvre, un dégradé de misère ton sur ton, plus miteux encore que celui que j'avais laissé dans mon village malien. Je n'espérai pas la fortune que tous les immigrés attendent de Paris. Le pain du jour, du lait, un peu d'argent suffiraient à mon bonheur (Hane, *op. cit.* : 14).

Son personnage principal, Khadîdja, vit dans une précarité socio-économique extrême qui définit sa condition d'existence sur terre (« cette terre qui m'avait taillé un costume de pauvre, un dégradé de misère ton sur ton »). Elle a connu une existence

[27] Grand médecin, alchimiste, philosophe et théologien de la Renaissance en Suisse qui défendait la cause des opprimés

misérable dans son village malien qui semble la poursuivre jusqu'en France, où elle espérait trouver le bonheur (« plus miteux encore que celui que j'avais laissé dans mon village malien »). Mais ce bonheur ne se résume qu'au « pain du jour », au « lait » et à « un peu d'argent ». La pauvreté, que connaissent les immigrés en France, l'eldorado des Africains, est plus sévère que celle vécue en Afrique : « La poussière arrivait dans la cuisine, copieuse comme le regret que nous couvions tous d'avoir quitté notre village, pour que la misère nous rattrape en France, cette misère qui n'aurait dû exister dans l'eldorado dont nous fouissons encore le sol » (Hane, *op. cit.* : 55). Les Africains, qui immigrent en France dans l'espoir d'échapper à la misère prégnante dans leur continent, sont, malheureusement, rattrapés par celle-ci. En fait, la misère se trouve partout, en Afrique comme en Europe. Cette précarité socio-économique pousse donc Khadîdja à user de ses charmes, pour se nourrir et nourrir ses enfants. Mais ce comportement socialement et moralement déviant est, vivement, fustigé par les membres de sa communauté qui la jugent et la condamnent :

> Une rumeur circulait au pays, selon laquelle je me prostituais en France. Elle fit vite le tour du village. Une lettre y avait été expédiée par le conseil des Sages de Paris, une assemblée de vieux retraités des usines Renault reconvertis en gardiens de mœurs, lettre qui dénonçait la dépendance de mes parents à l'argent sale de leur fille. […] Cela m'avait valu leur convocation à une réunion bidon. Les vieux allaient débattre de ma légèreté. On allait me juger, passer ma vie au laser, bête sacrifiée sur l'autel des conventions. Les Sages allaient décider du sort d'une mère à qui ils n'avaient jamais porté secours (Hane, *op. cit.* : 39-40).

Khadîdja est prise pour une prostituée, une femme aux mœurs légères dans la communauté malienne à cause de sa relation amoureuse hors mariage avec un homme blanc, vouant ainsi aux gémonies, à leurs yeux, leurs valeurs traditionnelles communautaires maliennes et la dignité de la femme. Cette « rumeur », qui circule au village, ternit sa réputation auprès de ses parents dont on critique la dépendance à « l'argent sale de leur fille ». La gravité de cette accusation lui vaut donc une convocation solennelle pour « débattre de sa légèreté » : « Cela m'avait valu leur convocation à une réunion bidon ». La jeune femme doit alors être jugée par le conseil des Sages de Paris pour son comportement socialement et moralement déviant qui altère la réputation de toute la communauté et qui jette en particulier le discrédit sur la dignité de la femme malienne : « On allait me juger, passer ma vie au laser, bête sacrifiée sur l'autel des conventions ». Cependant, face au jugement injuste et à l'attitude immodérée des Anciens de sa communauté à son égard, Khadîdja se rebelle contre la domination masculine qui considère son mode de vie à Paris comme contraire aux normes traditionnelles et communautaires maliennes : « De quel droit me jugeait-on ? Qui étaient-ils pour décider à ma place de la vie que j'avais envie d'avoir ? Je traitai de farce la Tradition, dont ils se glorifiaient » (Hane, *op. cit.* : 123). Khadîdja se défend par rapport à son comportement socialement et moralement dépravé dans lequel l'a conduite la précarité socio-économique en France, tout en fustigeant l'incapacité des membres de sa communauté à lui venir en aide quand elle en avait eu le plus besoin, mais qui sont seulement prompts à

la juger et à la condamner : « Je refuse de me soumettre à leur bêtise. Je n'ai pas de comptes à leur rendre. Aucun d'eux ne m'a aidée quand j'étais dans le besoin » (Hane, *op. cit.* : 113).

Dans *La Faim blanche*, la crise alimentaire, qui fragilise le système politico-économique du pays, favorise le phénomène social de la mendicité. Pour parer à ce phénomène social grandissant et inquiétant qui prévaut dans le pays, les dirigeants optent pour la création d'emplois rémunérés. Offrir des emplois rémunérés aux pauvres en contrepartie de la nourriture serait donc le moyen de subvenir à leurs besoins :

> - Je pense que ton sénateur se trompe, lance Teo.
> - Tu ne comprends pas l'essence de ce peuple, soupire Lars […]
> - C'est du travail qu'il faut créer. Si on commence à remplir les greniers sans contrepartie, on n'en verra jamais la fin. Notre devoir premier est de fournir du labeur aux désœuvrés.
> - Le travail est vain s'il n'y a pas de nourriture à acheter (Ollikainen, *op. cit.* : 15-16)

L'Etat a le devoir de « fournir du labeur aux désœuvrés » pour leur épanouissement socio-économique. De plus, faire travailler le peuple réduirait le chômage et les dépenses du gouvernement. Mais une telle analyse de la situation est remise en cause par le docteur Teo : « Je pense que ton sénateur se trompe, lance Teo ». L'indisponibilité des aliments sur le marché l'amène à critiquer la difficulté du travail rémunéré à satisfaire les besoins alimentaires des victimes de la crise alimentaire qui paralyse le pays. Autrement dit, il n'est pas utile pour les désœuvrés de travailler dans la mesure où la nourriture qu'ils sont censés se procurer financièrement n'est pas disponible sur le marché :

> - Qu'est-ce qu'ils font dans les ateliers ?
> - De l'artisanat.
> - Et ça se vend?
> - Pas vraiment. Et même s'ils y parvenaient, ils ne pourraient pas acheterde la nourriture avec les profits (Ollikaine, *op. cit.* : 127)

L'argent durement gagné n'est donc d'aucun intérêt, parce qu'il ne peut pas servir à l'achat des denrées alimentaires, absents des marchés du pays : « Le travail est vain s'il n'y a pas de nourriture sur le marché ». S'il satisfait au problème de chômage, le travail rémunéré n'est cependant pas la solution pour répondre à l'insécurité alimentaire de l'affamé. Le gouvernement devrait, au contraire, pourvoir en aliments les marchés du pays, afin que toute les populations, les pauvres en l'occurrence, aient accès à la nourriture. Malheureusement, ce dernier privilégie l'intérêt économico-politique que social du pays.

Alors que la crise alimentaire affecte le secteur du travail, les riches propriétaires des fermes, qui ont la responsabilité de satisfaire aux besoins alimentaires de leurs ouvriers, n'hésitent pas à les licencier, dans le but de conserver assez d'aliments pour satisfaire à leurs propres besoins : « Il avait fini par maudire ces imbéciles de fermiers de l'arrière-pays, ces gras propriétaires fainéants qui jetaient leurs ouvriers dehors, pour

en garder plus pour eux-mêmes, alors qu'ils leur incombaient de nourrir leurs pauvres, qu'ils soient salariés ou mendiants » (Ollikainen *op. cit.* : 18). Le narrateur dénonce ici la distribution inéquitable de la nourriture disponible par les fermiers auprès des populations. Lars fustige le comportement irresponsable des « fermiers de l'arrière-pays » qui licencient leurs ouvriers « pour en garder plus pour eux-mêmes ». Ces derniers renoncent à leur devoir régalien qui consiste à « nourrir leurs pauvres, qu'ils soient salariés ou mendiants » au profit de leur bien-être personnel. Les termes péjoratifs « imbéciles », « gras » et « fainéants », employés par le narrateur, traduisent le sentiment profond d'aversion que leur inspirent ces fermiers égoïstes. Ces propriétaires paresseux, qui s'enrichissent du labeur de leurs ouvriers, n'éprouvent aucun scrupule à les jeter dehors, pour s'engraisser de toute la nourriture disponible.

Dans *Des fourmis dans la bouche*, les politiques français, qui sont confrontés à la situation socio-économique précaire des populations pauvres qui prédomine en France, mettent en œuvre différentes mesures d'accompagnent à l'instar de l'assistance sociale. D'ailleurs, la jeune femme mère souligne : « Mme Renaud me salua comme une assistance sociale salue son cas social, d'une longue poignée de main […] Puisant au plus profond de moi, j'avais troqué ma fierté contre le courage d'affronter le regard de cette inconnue aux lèvres déformées par la grimace règlementaire des travailleurs sociaux » (Hane, *op. cit.* : 9). Khadîdja est considérée comme un « cas social » par l'administration française, une personne en difficulté financière et sociale prise en charge par la société. De ce fait, la mise en place des services sociaux par l'Etat est une façon de venir en aide aux personnes socio-économiquement défavorisées. Mme Renaud est alors l'assistance sociale chargée d'accompagner Khadîdja dans sa précarité socio-économique, l'aider à répondre à ses besoins essentiels en matière d'alimentation. Cette précarité socio-économique à la base financière réduit la jeune mère à vivre d'allocations familiales, c'est-à-dire des sommes forfaitaires octroyées à une personne sans revenus ayant à charge un ou plusieurs enfants. Malgré l'aide sociale, Khadîdja ne s'en sort pas à Paris avec ses enfants, puisqu'elle n'utilise pas à bon escient les allocations familiales qu'elle perçoit. La précarité socio-économique de ses parents restés au village, au Mali, la contraint à leur envoyer une bonne partie des fonds issus desdites allocations, ce qui les laisse encore plus démunis : « J'envoyais une bonne partie de mes allocations familialesà mes parents. Le reste suffisait à peine à nourrir, mes enfants et moi, pendant deux semaines, même si à la place de la viande nous nous contentions d'une boite de thon » (Hane, *op. cit.* : 73). L'aide sociale reçue est insuffisante pour éradiquer la pauvreté qui rythme la vie de la jeune femme mère : de Khadîdja à ses enfants, en passant par ses parents, tout le monde croupit dans une précarité socio-économique extrême. Les allocations familiales, qui constituent la seule ressource financière qu'elle possède, ne peuvent, malheureusement pas, lui permettre de répondre à autant de besoins.

L'administration française bute donc face à cette réalité de la pauvreté qui s'intègre dans la société, et dont l'assistance sociale comme seul recours ne peut venir à

bout. Celle-ci use, par conséquent, d'autres voies et moyens, afin d'alléger sa charge auprès des personnes socio-économiquement défavorisées. Mme Renaud, l'assistante sociale de Khadîdja soulève le problème de paternité du dernier enfant de la jeune femme mère comme solution à la précarité socio-économique qu'elle connait :

> - Le juge l'obligera à vous verser une pension alimentaire, vous avez le droit de la réclamer. C'est pour le bébé.
> Elle vous aidera à vous en occuper.
> - C'est vous qui êtes censée m'aider, rétorquai-je. Vous êtes payée pour ça. Alors, donnez-moi un kilo de vrai riz, parfumé et brisé deux fois, du lait et des patates, de l'huile aussi, pour la sauce je me débrouillerai. (Hane, *op. cit.* : 48-49)

Khadîdja a conçu un enfant hors mariage avec Jacques Lenoir qui refuse d'assumer sa paternité par une reconnaissance volontaire et de lui verser une pension alimentaire mensuelle. L'assistance sociale l'encourage donc à déposer une plainte contre lui ; ce qu'elle s'interdit de faire par honneur. La jeune femme mère considère cette démarche, pour obtenir de l'aide sociale, comme injurieuse et contre ses principes. Elle éprouve des scrupules, voire de la honte à réclamer ce droit, bien qu'il soit légitime et profitable à elle et à son enfant. Elle rappelle, en revanche, son devoir à l'assistance sociale dont la responsabilité est d'aider les pauvres : « – C'est vous qui êtes censée m'aider, rétorquai-je. Vous êtes payée pour ça ». En effet, le métier d'assistant social est consubstantiel à la situation des pauvres dans la société. De même, la présence des cadres sociaux est étroitement liée à celle des démunis : « D'ailleurs, sans moi et les gens de mon espèce, comment aurait-elle survécu ? Pas de pauvre, pas d'assistante sociale. Ainsi, nous étions liées » (Hane, *op. cit.* : 44-45). Dès lors, le sort de l'assistante sociale dépend de celui de Khadîdja. La survie de son emploi est conditionnée par l'état de satisfaction des besoins de la jeune femme mère. Alors, Mme Renaud devrait l'aider si elle compte survivre dans ce métier : « Alors, donnez-moi un kilo de riz, parfumé et brisé deux fois, du lait et des patates, de l'huile aussi, pour la sauce je me débrouillerai » (Hane, *op. cit.* : 49), répond- elle à l'assistance sociale. Cette réalité des choses n'empêche pas pour autant la restriction de l'aide sociale vis-à-vis de cette mère qui refuse de ravaler sa fierté, en sollicitant une pension alimentaire mensuelle susceptible de soulager la précarité socio-économique dans laquelle elle se trouve, elle et ses enfants. De ce fait, saisir la justice contre Jacques Lenoir est l'alternative qui reste à Khadîdja, dont l'Etat n'arrive plus à supporter la charge : « Parce que l'administration ne sait plus quoi faire de vous. Elle ne vous entretiendra pas à vie, vous le savez ça… » (Hane, *op. cit.* : 54). Aussi l'assistance sociale accélère-t-elle la procédure juridique, parce que, dans le cas où Khadîdja ne profite pas cette opportunité, l'administration se verra obligée de lui retirer la garde de ses enfants, pour les placer en famille d'accueil : « Elle avait rouvert son dossier, dans lequel, dit-elle, figuraient assez d'éléments pour faire condamner Jacques Lenoir. Il fallait seulement que je me dépêche de déposer plainte, en ravalant ma fierté, sans quoi elle serait et forcée d'en référer à sa hiérarchie » (Hane, *op. cit.* : 146).

Dans *La Faim blanche* tout comme dans *Des fourmis dans la bouche*, les dirigeants présentent alors non seulement leurs difficultés, mais aussi leurs limites à satisfaire au bien-être de leurs populations, confrontées de plus en plus à une précarité socio-économique extrême. La précarité socio-économique oblige donc plusieurs personnes à migrer vers d'autres contrées du monde plus prometteuses, où elles espèrent pouvoir améliorer leurs conditions socio-économiques.

Le phénomène social de la migration, une question de l'insécurité alimentaire

La migration est un phénomène social total structurel qui cristallise la société postmoderne à travers les mouvements d'émigration et d'immigration de plus en plus croissants dans le monde. L'ère des migrations[28] se caractérise par d'importants flux migratoires Sud-Nord. Les pays du Sud, majoritairement pauvres, sont enclins à des difficultés d'ordres sanitaires, structurelles, politiques, environnementales, au point que leurs populations trouvent refuge et bien-être dans les pays du Nord, pour la plupart développés. Comme le souligne fort bien Argán Aragón, lorsqu'il déclare : « Le volume des migrations des pays du Sud a triplé en trente ans et un nombre grandissant de régions de départ, de transit et d'arrivée s'incorpore chaque jour à la dynamique migratoire, toujours plus mobile, toujours plus rapide, toujours plus diversifiée » (2014 : 8). Les mouvements migratoires, qui ne cessent de s'accélérer et de se diversifier, représentent ainsi un enjeu majeur pour notre société postmoderne caractérisée par la consommation et la mondialisation des échanges.

La situation de l'insécurité alimentaire générée par diverses réalités sociales, telles que la précarité socio-économique, ou environnementales, à l'instar des conditions climatiques défavorables favorisant une absence de biens alimentaires, nécessite le départ de milliers de personnes de leurs terres d'origine vers d'autres contrées du monde plus à même de répondre à leurs besoins primaires. C'est le cas de Marja, son époux et leurs enfants dans *La Faim blanche* et de Khadîdja et ses enfants dans *Des fourmis dans la bouche* qui, fuyant l'insécurité alimentaire qui fait rage dans les zones rurales de leurs pays respectifs, abandonnent leurs milieux de vie d'origine, pour se diriger vers des zones urbaines, mus par l'espoir d'une vie meilleure, faite de bonheur. Alors que le personnage féminin d'Ollikainen fuit la famine en migrant vers d'autres régions de la Finlande, d'une part, et Saint-Pétersbourg, d'autre part : celui de Hane rallie la France dans l'intention de fuir la pauvreté qui sévit au Mali. L'insécurité alimentaire oblige souvent l'affamé à migrer : partir de son environnement d'origine pour s'installer ailleurs, à la recherche non seulement d'aliments, mais surtout de meilleures conditions de vie. De ce fait, Marja et

[28] Traduction française du titre de l'essai de Stephen Castles et Mark J. Miller *The Age of Migration. International Population Movements in the Modern World* (1993).

Khadîdja sont des déplacées internes, des jeunes femmes qui abandonnent leur vie en zone rurale pour des milieux urbains en vue d'échapper à la menace de l'insécurité alimentaire

La Faim blanche soulève le phénomène du déplacement interne des populations à partir du fait historique de la famine dramatique qui a frappé la Finlande en 1867. Une succession de mauvaises récoltes des années précédentes et un hiver terrible particulièrement froid, glacé et long plongent les populations dans une insécurité alimentaire sans précédent, contraignant des milliers de paysans à abandonner leurs domiciles. S'engageant sur des routes enneigées en direction d'autres villes de la Finlande et de la Russie à la recherche d'une vie meilleure, près de 8 % d'entre eux succombent sur le chemin de ce périlleux voyage. Les années 1866 à 1868, encore appelées « les années de grande faim », marquent une période sombre dans l'histoire de la Finlande. Dans l'œuvre d'Ollikainen, de nombreuses familles désertent leurs propriétés et se retrouvent dans les rues à mendier à cause de la catastrophe naturelle qui sévit en Finlande. Marja, son époux et leurs enfants, qui abandonnent la métairie familiale à Korpela pour fuir la famine, empruntent le chemin de la mendicité, en vagabondant de maison en maison, de village en village, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent et un endroit où séjourner :

> - Les temps sont durs, difficile de reconnaître les patates des myrtilles,énonce le maître de maison.
> - Vous avez un endroit où aller… de la famille quelque part ?
> - Tant que c'est un endroit où il y a du pain
> - A ce rythme-là, vous risquerez de marcher jusqu'à Saint-Pétersbourg.Et je ne sais même pas s'il y a du pain là-bas, soupire M. Lehto (Ollikainen, *op. cit.*, p.40).

Le pain, ou du moins sa quête, est non seulement la motivation principale du voyage des personnages, mais également la destination finale : c'est vers « un endroit où il ya du pain » qu'ils se dirigent et comptent bien s'installer. Marja est disposée à marcher longtemps et à parcourir de longues distances si nécessaire avec son époux et leurs enfants, pour s'établir dans un lieu où il y aurait à manger. Ces victimes de l'insécurité alimentaire s'engagent alors dans un parcours migratoire périlleux constamment confrontés à toutes les souffrances du froid et de la faim. Ce que décrit sans conteste le narrateur : « Ils marchent longtemps […] Mataleena suit sa mère de près, marche dans ses pas, resserrant son manteau pour se protéger de la tourmente. Elle n'entend pas les gargouillements de son ventre mais elle les ressent » (Ollikainen, *op. cit.* : 51). La marche est plus rude avec la neige qui obstrue les chemins et la faim qui tourmente l'estomac. Mataleena marche sur les pas de sa mère, pour ne pas perdre son chemin dans la poudreuse et serre davantage son manteau, pour se protéger de « la tourmente », c'est-à-dire le froid. S'agissant des « gargouillements de son ventre », la petite fille n'a pas de solution pour éviter de les ressentir. La faim entraine le déplacement massif des mendiants à travers le pays. Ils sont nombreux à venir « du nord, de l'est et de l'ouest » (Ollikainen, *op. cit.* : 45) et qui se dirigent vers la capitale Helsinki, au sud de la Finlande. Tels des nomades, ils parcourent le pays en quête perpétuelle de nourriture et d'endroits propices

pour se fixer. Mais leur présence importante dans les rues importune le reste de la population pour laquelle elle représente une grande menace et face à laquelle celle-ci réagit vivement par le rejet. Si laprécarité socio-économique de ces individus gênants et indésirables dans la société suscite chez certaines personnes de la compassion, chez la plupart d'autres, elle déclenche du mépris :

> - Vous n'allez pas ramener votre gueuserie ici. Oh, non, non, non…
> Le bonhomme les fixe de ses yeux de hibou, le rire de Mataleena se fige en buée de gel.
> - Occupez-vous des vôtres. Nous avons déjà notre fardeau, nous n'avons pas besoin de celui des voisins ! Et il en vient tout le temps, du nord, de l'est et del'ouest. On les repousse plus loin car on ne sait pas d'où ils viennent – beaucoup arrivent de loin (Ollikainen, *op. cit.* : 15).

Les mendiants, victimes d'ostracisme, sont rejetés par les populations les moins touchées par la famine à cause de leur état d'indigence extrême qui constitue un « fardeau » pour les personnes qui les accueillent. Aussi sont-ils repoussés « plus loin car on ne sait pas d'où ils viennent – beaucoup arrivent de loin ». Au nombre de ces gueux réprouvés par la société, Marja, Mataleena et Juho ne sont pas les bienvenues la plupart du temps dans les endroits où leur errance les mène : « Vous n'allez pas ramener votre gueuserie ici. Oh, non, non, non… Le bonhomme les fixe de ses yeux de hibou, le rire deMataleena se fige en buée de gel ». Ils sont forcés de repartir aussitôt, en errant de lieu en lieu. Affamés et sans abris, les mendiants, condamnés à errer çà et là, envahissent les routes pour survivre :

> Ils dépassent un groupe de loqueteux. Certains marchent sur le bas-côté, d'autres restent au milieu du chemin et font semblant de pas remarquer la présence du traineau. Lorsque le cocher dirige le cheval sur eux, ils agitent le poing, lancent des malédictions dans leur dos. Personne ne s'écarte poliment. Peut-être que leur errance leur a appris quelque chose : soit tu avances obstinément sur ton chemin sans céder, soit tu patauges dans la neige sur le bord de la route en t'inclinant humblement. Mais de là, tu n'auras plus la force de revenir sur le chemin et tu resteras gelé sur place, changé en statut comme la femme de Loth (Ollikainen, *op. cit.* : 127-128).

On observe que les chemins deviennent un espace vital pour les mendiants, et l'errance, leur mode de survie. Pour survivre, ils errent sur les chemins et demeurent en vie tant qu'ils marchent au milieu de la route. La chaussée, qui est moins enneigée à cause du flux de la circulation des véhicules et des humains dégageant la voie expresse, offre un espace plus sécurisé aux errants, tandis que la neige, qui s'accumule aux abords de la route, rend difficile leur trajet et les expose à la mort : « Soit tu avances obstinément sur ton chemin sans céder, soit tu patauges dans la neige sur le bord de la route en t'inclinant humblement. Mais de là, tu n'auras plus la force de revenir sur le chemin et tu resteras gelé sur place, changé en statut comme la femme de Loth » (Ollikainen, *op. cit.* : 45). Par conséquent, les « loqueteux », qui défendent les routes comme leurs territoires, ne cèdent pas le passage à la circulation des véhicules. Dans leur marche effrénée contre la faim, ils se réfugient sur la colline de Lehtovaara dans la propriété des Lehto. Le couple se montre bienveillant envers Marja et ses enfants à tel point qu'il souhaite soulager la précarité socio-économique de la jeune femme, en adoptant l'un de ses enfants. N'ayant pas le courage d'abandonner sa progéniture, elle décline l'offre de ses hôtes malgré leurs

bonnes intentions. Marja compte bien fuir la famine avec ses enfants jusqu'en Russie. Son objectif est de partir de la campagne pour Helsinki (la capitale), puis du pays (la Finlande), pour rejoindre Saint-Pétersbourg (Russie). La jeune femme a la conviction qu'une meilleure existence les attend elle et ses enfants en Russie, à la différence de la Finlande où il n'y a plus d'espoir pour eux. Au-delà de la situation critique qui prévaut dans le pays, elle ne se décourage pas pour autant. Au contraire, elle s'engage davantage dans son périple à travers la campagne jusqu'à Vääräjärvi en compagnie de ses enfants, où elle séjourne temporairement chez les Retrikki. Mais une fois de plus, Marja est confrontée à la pénurie d'aliments. L'insécurité alimentaire est partout, pas plus en Finlande qu'ailleurs – en Russie – explicite M. Retrikki, le maître de maison, à la jeune femme obstinée : « Même s'il n'y aura rien ailleurs non plus, où que vous alliez. Vous chasserez des feux follets, et vous ne pouvez rien faire d'autre, dit-il » (Ollikainen, *op. cit.* : 57). Elle touche toutes les classes sociales aussi bien les pauvres que les riches : « – C'est aussi la pénurie chez nous, même si nous sommes l'une des plus prospères maisons de la commune. Il a fallu se défaire d'une partie des domestiques, comme nous n'avions plus de quoi nourrir les bouches surnuméraires, explique le vieux M. Viklund à M. Lehto » (Ollikainen, *op. cit.* : 47). Marja ne peut pas fuir indéfiniment l'insécurité alimentaire et ne pourra échapper longtemps à son action funeste. La jeune femme va être éprouvée à plusieurs reprises par la perte d'un être cher tout au long de son parcours erratique. Tout d'abord, elle est ébranlée par la disparition de son époux Juhani, épuisé par la faim et la maladie, puis laissé pour mort à la métairie. Ensuite, elle est touchée par le décès brutal de sa fille Mataleena après un repas mal digéré chez les Retrikki. En fait, le ventre de la petite fille longtemps restée affamée n'a pas pu digérer convenablement les aliments qu'elle a consommés : « ses intestins n'ont pas supporté la nourriture, pas même la bouillie » (Ollikainen, *op. cit.* : 59). Face à toutes ces épreuves terribles de la vie, Marja est, profondément, affectée, voire complètement déboussolée :

> – Je vous laisse ici. Vous devrez vous débrouiller par vos propres moyens […] Marja observe le beffroi de l'église : un doigt sans force, maigre, une accusation, dressé vers le ciel. Puis, elle prend Juho par la main, et ils entament leur marche. En passant derrière les dernières maisons. Marja se fige. Elle ne connaît pas le nom du village (Ollikainen, *op. cit.* : 63).

Cette mère est à nouveau refoulée dans les rues d'un village inconnu, d'où elle devra désormais « se débrouiller par ses propres moyens », sans la présence et la précieuse aide de sa fille, pour affronter l'adversité. Malgré la douleur liée à la perte de sa fille, Marja continue le voyage avec le dernier enfant qui lui reste : « elle prend Juho par la main, et ils entament leur marche ». Ils déambulent derrières les concessions, perdus dans un village qu'ils ne connaissent pas. La femme et le petit garçon sont conduits plus tard à l'église du village où les mendiants sont recueillis. L'économe de la paroisse non plus ne peut subvenir aux besoins alimentaires de ces mendiants étrangers. Toutefois, il les héberge à l'hospice des pauvres où Marja subit une tentative de viol. Elle s'en va de cet endroit accompagnée de son petit garçon, Juho, et de Ruuni, le jeune homme qui l'a protégée contre son agresseur. Tous se retrouvent une fois de plus dans la rue. Plus

éprouvée que jamais par les cruels supplices du froid et de la faim, le petit groupe de mendiants poursuit son errance jusqu'à une maison au sommet d'une colline. Dans ce nouvel endroit, ils sont à nouveau victimes de sévices corporels : le propriétaire de la maison chasse Ruuni et agresse sexuellement Marja. De lieu en lieu, la jeune femme est rejetée, violentée et agressée par les hommes et par la nature. Epuisée par la faim et le froid, Marja n'arrive plus à avancer sur le chemin qu'elle s'affaisse et meurt, laissant Juho davantage orphelin. Le petit garçon sera recueilli par le docteur Teo qui l'emmena à Helsinki avant de le faire adopter par la suite.

De même, Khadîdja quitte son village, pour rejoindre Bamako, la capitale du Mali, avant de s'installer à Paris. A la suite du divorce d'avec son mari, la jeune femme décide d'immigrer en France où elle espère refaire sa vie :

> En quelques secondes, il m'avait replongée dans l'enfer au village quand j'étais enceinte de Karim. A la suite de la lettre de mon mari, j'avais végété de maison en maison, la faim au cœur et notre déception à Tidiane Cissé et à moi enfoncée dans le ventre. […] La honte m'avait poussée à quitter le village pour Bamako, où j'avais séjourné chez mon oncle avant de rejoindre Paris (Hane, *op. cit.* : 120-121).

La répudiation a été une expérience douloureuse et humiliante pour Khadîdja. Alors qu'elle est enceinte de son époux, celui-ci lui remet une lettre de divorce, sous prétexte qu'elle avait été infidèle à ses devoirs d'épouse. Bannie du foyer conjugal, humiliée, affamée et livrée à elle-même, la jeune femme erre « de maison en maison » dans tout le village, avant de se rendre à Bamako, puis rejoindre Paris. L'insécurité alimentaire est principalement à l'origine de l'immigration des Africains en France dans *Des fourmis dans la bouche*. Elle se présente dans la conscience collective des victimes comme une « fatalité » : « Loin de l'avouer, il se mit aussi à prophétiser, comme tous les pauvres d'Afrique pour qui la faim est juste une histoire de fatalité » (Hane, *op. cit.* : 133). Le rapprochement des termes « faim » et « fatalité » pour souligner que l'insécurité alimentaire sur le continent africain demeure une réalité inévitable. C'est-à-dire que l'expérience quasi-éternelle de la précarité socio-économique en Afrique laisse accroire aux Africains qu'ils sont destinés à souffrir indéfiniment. On peut y voir un certain déterminisme de l'espace qui fait de l'Afrique une terre maudite[29], un lieu dysphorique dont les populations sont vouées à une expérience tragique : la précarité socio-économique dont l'insécurité alimentaire en est le marqueur le plus patent. S'énonce ici un « afro-pessimisme [reposant] sur le cliché d'une acceptation fataliste des Africains de leur propre sort » (Aly Pam, 2019 : 194). Ainsi que le souligne Saïda Bénérafa, l'héroïne-narratrice de *Les Honneurs perdus* de Calixthe Beyala : « L'Afrique est vraiment un continent maudit. L'Afrique se trouve dans une impasse. […] L'Afrique va de plus en plus mal. Après le paludisme, la faim, on parle aujourd'hui du sida, du virus d'Ebola. Qu'allons-nous devenir ? » (2000 : 205-326)

---

[29] C'est donc à raison que Moussa Konaté intitule son essai : *L'Afrique noire est-elle maudite ?* (2010).

L'image de l'Afrique considérée comme le continent le plus pauvre et le plus touché par l'insécurité alimentaire dans le monde, en raison de divers facteurs socio-économico-politiques, participe à renforcer dans l'imaginaire des Africains la réalité d'un continent misérable où les besoins primaires de l'être humain tels que l'eau et la nourriture sont encore difficiles d'accès : « Ses rues se racontent dans les villages les plus reculés d'Afrique, là où l'eau est cuivrée, le ciel bas ; la bouffe rare » (Hane, *op. cit.* : 139). C'est la raison pour laquelle les Africains rejettent l'Afrique, en immigrant ailleurs, parce qu'elle n'arrive pas à les satisfaire sur plusieurs plans : la précarité socio-économique n'étant pas qu'alimentaire. La précarité socio-économique, qui s'est accrue dans certains pays africains, pousse les populations à se déporter vers d'autres coins du monde à la quête d'un avenir plus radieux. Dès lors, l'immigration est envisagée par les Africains comme l'alternative à la sombre destinée qui leur est réservée dans une Afrique dysphorique. Aragón s'inscrit dans le même sillage lorsqu'elle déclare que : « La migration est une institution sociale dans les pays d'origine, qui finit par s'ancrer au plus profond de l'imaginaire des populations locales vivant dans des économies défaillantes » (Aragón, *op. cit.* : 10). A l'inverse de l'Afrique considérée comme un continent maudit, un lieu dysphorique par les Africains eux-mêmes, l'Europe est dans leur imaginaire la « terre promise » vers laquelle ils doivent, bon gré mal gré, se rendre. Les pays européens sont idéalisés par les Africains qui rêvent de s'y installer, notamment la France, pays de prédilection de Khadîdja. C'est ce que confirment la narratrice : « L'Africain sait tout de Paris avant d'y venir : la rue de Rivoli, le Pont-Neuf, Château-Rouge, Château-d'Eau et Barbes. Tati est sa marque déposée. Depuis le pays, il la dépose sur son torse, grâce au tee-shirt reçu d'un Parigot hâbleur » (Hane, *op. cit.* : 139). L'un des pays les plus développés au monde, la France, attire les pauvres d'Afrique à cause de sa richesse tant sur le plan économique, social que culturel. Sa capitale, Paris, est convoitée par des milliers de candidats à l'émi-immigration qui n'hésitent pas à braver tous les obstacles possibles en vue de s'y établir :

> Des millions de pauvres s'étaient déjà laissés prendre dans ses filets. Endépit des lois, décrets et alinéas, ils étaient encore nombreux à braver le législateur obsédé par son désir de sceller l'entrecuisse de la capitale. Il ne comprenait pas que Paris était la promise du pauvre. Il durcissait les chapitre1 et 2 d'une loi à la noix, érigeait ses hauts barbelés ou lâchait ses chiens de chasse à l'homme… rien n'y faisait, de tous les coins d'Afrique lesprétendants embarquaient à bord d'une pirogue, prêts à donner leur vie pourcaresser les hanches de la cité cruelle. On pouvait s'interroger, d'ailleurs, sur l'utilité d'une loi. Pensait-on arrêter le pauvre dans son élan de survie, le laisser crucifié à sa faim, l'obliger à mourir dans son pays où rien n'allait ? (Hane, *op. cit.* : 138-139)

La beauté de la ville de Paris renvoie à celle d'une belle femme séduisant, attirant et envoûtant des millions d'hommes. Paris, la Ville-Lumière ou « la plus belle ville du monde », séduit, attire et envoûte de nombreuses personnes à travers la planète qui rêvent à tout prix de la visiter, et même, de s'y établir éternellement. « Promise du pauvre », elle détient ses promesses d'avenir et de bonheur. Pour franchir ses murs, il n'hésite pas à défier « le législateur obsédé par son désir de sceller l'entrecuisse de la capitale » et ses mesures drastiques : « Il durcissait les chapitre 1 et 2 d'une loi à la noix, érigeait ses hauts

barbelés ou lâchait ses chiens de chasse à l'homme… ». Aragón fait observer que « les migrants choisissent d'aller au-devant de la frontière et d'assumer les coûts et les implications du voyage » (*op. cit.* : 10-11.). Hantés par le désir ardent de se rendre dans un pays d'Europe occidentale, les Africains candidats à l'émi-immigration bravent tous les dangers et s'exposent à tous les outrages, le plus souvent au péril de leur vie : « […] De tous les coins d'Afrique, les prétendants embarquaient à bord d'une pirogue, prêts à donner leur vie pour caresser les hanches de la cité cruelle » (Hane, *op. cit.* : 139). Les candidats africains à l'émi-immigration occidentale sont prêts à surmonter toute épreuve dans l'intention de partir de leurs pays d'origine respectifs « où rien n'allait », pour rejoindre Paris où tout irait pour le mieux. Leur volonté et leur détermination viennent donc à bout du législateur et de ses lois anti-migratoires. Khadîdja s'inscrit dans cette perspective. L'auteure retrace le parcours d'une jeune femme mère immigrée en France après son divorce d'avec son mari au Mali, à la recherche de meilleures conditions socio-économiques. Originaire du Mali, Khadîdja quitte d'abord son village natal où sévit la sécheresse, donc l'insécurité alimentaire, pour séjourner à Bamako la capitale avant de s'envoler pour la France : « Au village, la sècheresse qui ne se repose jamais frappait encore, apportant avec elle la faim » (Hane, *op. cit.* : 106). Les conditions climatiques défavorables, notamment « la sècheresse » permanente, qui engendrent l'insécurité alimentaire dans le village, poussent certains parents à s'adonner au trafic de leur progéniture, pour s'en sortir :

> Dans le village où j'étais née, cette faim odieuse amenait certains parents à entreprendre une action, passée sous silence à l'Unicef. On en était à se débarrasser des plus jeunes enfants, de moins de sept ans, qu'on plaçait en ville auprès d'un marabout censé leur inculquer les préceptes du saint Coran.Une fois dans la capitale, ces gosses devenaient le gagne-pain du vénérable homme de Dieu qui les envoyait mendier dans les rues. Réveillés à l'aurore, ils ne rentraient chez le marabout, au milieu de la nuit, que s'ils avaient réussi à recueillir de l'argent. Sinon, mieux valait qu'ils dorment dans la rue. S'ils s'avisaient de rentrer sans le sou ; le marabout les ligotait sur une chaise et les battait. Il leur faisait répéter à l'infini que sa maison ne leur étaitouverte que s'ils ramenaient de l'argent, sans quoi ils feraient mieux deretourner chez leurs parents, où ils crèveraient de faim. Que par tous les moyens, y compris le vol, ils devaient lui rapporter, dès le lendemain, suffisamment d'argent pour retaper le toit de sa sainte demeure. Puis, il les gardait éveillés le reste de la nuit. Á l'aube, il les renvoyait dans la rue, où aucun passant n'avait rien pour donner. Tout le monde le savait, personne nedisait rien. C'était toujours ça de gagné pour les pères : une bouche de moins à nourrir (Hane, *op. cit.* : 71)

Khadîdja qualifie d'« odieuse » cette faim accrue qui torture les villageois et les excite à entreprendre une activité des plus criminelles : le trafic d'enfants[30]. L'exploitation des enfants est une forme de « traite des êtres humains[31] » considérée

---

[30] « Le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil d'un enfant aux fins d'exploitation sont considérés comme une « traite des êtres humains » (Convention du Conseil de l'Europe sur la lutte contre la Traite des êtres Humains, Article 4, alinéa c).

[31] Dans l'article 4, alinéa a de la Convention du Conseil de l'Europe sur la lutte contre la Traite des êtres Humains, il est marqué que : « L'expression ''trafic des êtres humains'' désigne le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil de personnes, par la menace de recours ou le recours à la force ou

comme un crime contre l'humanité par la communauté internationale, dans la mesure où elle porte atteinte aux droits de l'enfant. Orchestré dans *Des fourmis dans la bouche* par les familles des victimes elles-mêmes à cause de l'insécurité alimentaire qui rythme leurs vies quotidiennes respectives, le trafic d'enfants permet à celles-ci d'alléger leurs différentes charges familiales : « C'était toujours ça de gagner pour les pères : une bouche de moins à nourrir ». Ainsi, certains parents confient leurs jeunes enfants « de moins de sept ans » à des marabouts non pas tant pour qu'ils reçoivent une éducation religieuse que parce qu'ils ne peuvent plus les nourrir. En réalité, pour assurer leur subsistance quotidienne, ces prétendus hommes de Dieu les livrent à la mendicité forcée[32] dans les diverses rues de la ville, devenant ainsi leurs gagne-pain. Les marabouts les contraignent donc à exercer une activité ignoble dans des conditions de travail sévères, voire inhumaines : « Réveillés à l'aurore, ils ne rentraient chez le marabout, au milieu de la nuit, que s'ils avaient réussi à recueillir de l'argent. Sinon, mieux valait qu'ils dorment dans la rue ». Ils sont également victimes de maltraitance au cas où la collecte des fonds ne serait pas fructueuse : « S'ils s'avisaient de rentrer sans le sou ; le marabout les ligotait sur une chaise et les battait ». Aussi sont-ils dans l'obligation de travailler, de rapporter par tous les moyens de l'argent au marabout, quitte à commettre des forfait (« Que par tous les moyens, y compris le vol, ils devaient lui rapporter, dès le lendemain, suffisamment d'argent pour retaper le toit de sa sainte demeure »), afin de ne pas être renvoyés dans leurs familles respectives où la faim semble plus meurtrière (« sans quoi ils feraient mieux de retourner chez leurs parents, où ils crèveraient de faim »). L'insécurité alimentaire est donc cette situation acerbe qui oblige les parents à vendre leurs enfants comme esclavages faute de moyens. Dans cet extrait, la narratrice dénonce un fait social qui demeure tabou autant dans la communauté nationale (« Tout le monde le savait, personne ne disait rien ») qu'internationale (« passée sous silence à l'Unicef[33] »).

Une fois à Bamako, Khadîdja, à nouveau confrontée à la précarité socio-économique, décide d'émigrer en France. Elle s'installe alors à Château-Rouge où elle rejoint la communauté malienne : « J'habitais au 13, rue de l'Inconnu, dans le quartier de Château-Rouge ; dix-huitième arrondissement de Paris. Notre vieil immeuble, même pas haussmannien, abritait une quinzaine de locataires, dont André, seul Français connu à cette adresse, vivant au rez-de-chaussée avec son caniche Kiki. Tous les autres étaient

---

d'autres formes de contrainte, par enlèvement, fraude, tromperie, abus d'autorité ou d'une situation de vulnérabilité, ou par l'offre ou l'acceptation de paiements ou d'avantages pour obtenir le consentement d'une personne ayant autorité sur une autre aux fins d'exploitation. L'exploitation comprend, au minimum, l'exploitation de la prostitution d'autrui ou d'autres formes d'exploitation sexuelle, le travail ou les services forcés, l'esclavage ou les pratiques analogues à l'esclavage, la servitude ou le prélèvement d'organes ».

[32] En Afrique comme partout ailleurs, la mendicité forcée est l'une des activités phares auxquelles sont employés les enfants livrés au trafic.

[33] L'Unicef reste impuissant face à l'invisibilité et à la clandestinité du trafic d'enfants qui rendent inefficace son action contre ledit phénomène. Le manque de données fiables en effet ne permet pas au Fonds des Nations Unies pour l'enfance d'évaluer le nombre exact d'enfants victimes de ce trafic dans le monde. (La traite d'enfants –Unicef, [en ligne] www.unicef.org>files>la_traite_d_enfants_1.pdf) [Consulté le 25 juillet 2022]

Maliens ». (Hane, *op. cit.* : 11). Château-Rouge est l'un des quartiers de Paris qui concentre une forte population d'immigrés noirs et arabes en provenance de différentes régions d'Afrique : la nationalité malienne étant fortement représentée. Les autochtones sont en nombre inférieur dans ce genre de quartiers à forte représentation d'immigrés généralement pauvres :

> Dans la rue, des Maliennes en boubou aux couleurs criardes, bébés au dos, des Congolaises au visage estampillé de cicatrices et à la chevelure fardée, des Zaïrois aussi dépigmentés que leurs sœurs, de vieux Sénégalais à la recherche d'une fille pour une heure, des résidents de foyer Sonacotra qui proposaient à une autre fille d'aller avec eux « croquer café » dans une chambre d'hôtel, des mendiants arabes, quelques rares Blancs (Hane, *op. cit.* : 35).

Cet extrait met en avant les immigrés de diverses nationalités africaines (Mali, Congo, Sénégal) et leurs caractéristiques : les Maliennes se distinguent par le port du « boubou » ; les Congolaises par des « cicatrices » sur le visage et « la chevelure fardée » ; les Zaïrois se dépigmentent la peau et les Sénégalais sont plutôt friands de sexe. Ce quartier parisien, fréquenté également par des Arabes « mendiants » et « quelques rares Blancs », à l'instar d'André qui habite le même immeuble que Khadîdja, confirme la puissance démographique de la communauté africaine. La jeune femme, qui voit en ce coin de Paris une reproduction en miniature de l'Afrique, compare Château-Rouge à un « village africain » (Hane, *op. cit.* : 37). Ce qu'elle confirme lorsqu'elle déclare : « Le quartier ressuscitait, il embaumait la misère des pauvres. Encombrées des senteurs de Château-Rouge, mes narines frémissaient, mais je restais pendue à ma fenêtre. Ma vue se brouillait à l'éveil de notre Paris à nous. Ici, nous étions encore en Afrique » (Hane, *op. cit.* : 37). Bien qu'étant en France, Château-Rouge est loin d'être un quartier résidentiel, à en juger l'état de délabrement de l'immeuble où elle vit (« Notre vieil immeuble, même pas haussmannien »). De même, il s'agit d'une banlieue de Paris pauvre et insalubre dont la misère rappelle l'Afrique. N'observant plus de différence entre le milieu d'où elle vient et l'endroit où elle s'est établie, Château-Rouge, n'est, finalement, pour Khadîdja, qu'une expansion de l'Afrique pour les immigrés africains en France (« Ma vue se brouillait à l'éveil de notre Paris à nous. Ici, nous étions encore en Afrique »), étant donné qu'ils y vivent les mêmes réalités et y sont confrontés aux mêmes difficultés socio-économiques du continent africain.

Les Africains, qui débarquent sur les côtes françaises à la conquête de la fortune, sont, essentiellement, démunis. A la recherche d'une stabilité socio-économique en France, la plupart sont des sans-papiers en quête d'un titre de séjour : document essentiel à l'intégration des immigrés dans le pays d'accueil. Toutefois, l'obtention de la carte de séjour reste une procédure administrative lente à tel point que les immigrés africains ne réussissent pas toujours à régulariser leur situation : « Ces hébergés restaient des années sans obtenir le carton rose délivré au compte-goutte à la Préfecture de Paris » (Hane, *op. cit.* : 12). Cette situation irrégulière constitue un handicap majeur. Sans ce document, ils ne peuvent ni jouir de la libre circulation dans le pays d'accueil, ni bénéficier d'un emploi correctement rémunéré, stable et sécurisé. Sans papiers, l'immigré est privé de ses droits.

Par conséquent, il fait l'objet d'abus de toutes sortes dans la société. Ainsi, dans le domaine de l'emploi, par exemple, les immigrés sont exploités par des employeurs véreux qui profitent de leur position de faiblesse :

> Parmi eux, l'homme à tout faire, malien ou sénégalais du Nord, tenu loin dela caisse de son patron qui, contre un salaire des plus bas, le sommait de remonter du sous-sol des cartons de piments antillais, un sac de gombos, de manioc, de riz brisé deux fois, d'y descendre la marchandise fraichement déchargée d'un camion en stationnement temporaire devant son lieu de travail, puis de balayer devant le magasin, avant d'aller déblayer les cartons entreposés dans l'arrière-boutique. Chargé des plus piètres tâches, il ne pouvait faire valoir ses droits. Sans papiers, il n'en avait pas (Hane, *op. cit.* : 36)

Force est de constater que l'employé immigré, affecté aux tâches les plus viles, est victime d'exploitation et de mauvais traitements dans le pays européen dans lequel il séjourne illégalement. L'« homme à tout faire » désigne l'employé clandestin – le plus souvent illettré –qui, parce qu'il n'a pas de papiers, est traité par les commerçants comme un esclave chargé d'exécuter les « plus piètres tâches » dans le magasin : « remonter du sous-sol les cartons de piments antillais, un sac gombos, de manioc, de riz », « y descendre la marchandise fraichement déchargée d'un camion », « puis balayer devant la boutique », « avant d'aller déblayer les cartons ». Il est « tenu loin de la caisse de son patron » qui l'exploite largement, parce qu'il n'a pas de droits à faire valoir. Ainsi, l'immigré africain, quelle que soit sa nationalité, incarne la figure de « l'immigré travailleur », « l'homme à tout faire ». Khadîdja, quant à elle, est au chômage, une situation qui accentue sa misère sociale. La condition sociale précaire de la jeune femme mère s'est, considérablement, détériorée depuis son divorce d'avec son mari, le chômage et la garde de cinq enfants dont les géniteurs sont absents : « Vous ne travaillez pas, n'est-ce pas ? Où sont les pères de vos enfants ? Vous êtes divorcée, me dites-vous… » (Hane, *op. cit.* : 10). La jeune mère célibataire vit d'allocations familiales octroyées par l'Etat français, mais cette source de revenus est hypothéquée par sa famille à qui elle doit envoyer de l'argent au village : « J'envoyais une bonne partie de mes allocations familiales à mes parents. Le reste suffisait à peine à nous nourrir, mes enfants et moi, pendant deux semaines, même si à la placede la viande nous nous contentions d'une conserve de thon » (Hane, *op. cit.* : 73). Khadîdja sacrifie ses allocations familiales à peine suffisantes pour elle et ses enfants au profit du bien-être de ses parents tout aussi démunis. Dès lors, la condition des Africains s'avère plus misérable une fois immigrés en France. Ils rencontrent des conditions extrêmes de pauvreté, de travail et de logement, la plupart vivant dans des « taudis » (Hane, *op. cit.* : 109), des foyers de pauvres.

Il appert, de ce fait, que l'insécurité alimentaire est à l'origine des multiples déplacements des populations à travers le monde. Les victimes de la précarité socio-économique de *La Faim blanche* aussi bien que celles *Des fourmis dans la bouche* sont forcées de se déplacer vers des ailleurs prometteurs, parce que l'insécurité alimentaire sévit rudement dans les zones rurales d'où elles reviennent. Le fait de migrer les rendent

plus vulnérables et les exposent à divers dangers. Leurs conditions socio-économiques ne sont pas plus améliorées contrairement à ce qu'elles avaient imaginé, en décidant de tout abandonner, pour rejoindre l'Ailleurs-paradis possible tant rêvé.

En guise de conclusion

Les inégalités socio-économiques systémiques affectant la distribution adéquate et équitable de la nourriture disponible dans tous les rangs de la population, l'absence de justice sociale, la précarité socio-économique des personnages et leur quête désespérée d'un Ailleurs-paradis possible participent de notre réflexion sur l'insécurité alimentaire dans la société postmoderne consumériste et égoïste. Par ailleurs, l'actualité de ce fait social total dans la fiction littéraire contemporaine révèle l'état critique de la société postmoderne consumériste et égoïste dont les politiques agricoles et agro-alimentaires portant l'ambition d'une alimentation accessible à tous demeurent une véritable chimère. Pour autant que nous puissions en juger, l'insécurité alimentaire à travers l'ensemble des pays de la planète progresse de manière considérable et aucun retournement de tendance n'est prévu dans les prochaines années pour l'éradiquer. Bien évidemment, pour atteindre une véritable sécurité alimentaire, le niveau de précarité socio-économique doit être réduit. Aussi, la justice sociale et l'amélioration de la distribution des aliments sont vues comme les solutions à l'insécurité alimentaires des individus et des familles et à l'amendement de la santé des populations.

Indications bibliographiques

Aly Pam Bocar (2019), « Le ''Hopeless continent'' : l'Afrique entre images et discours », *in* Bernard Ambassi Fils et Jean-Claude Abada Medjo, *L'Afrique en discours : littératures, médias et arts contemporains. Scénarisations littéraires des altérités africaines*, tome 1, Paris, Connaissances et Savoirs.

Aragón Argán (2014), *Migrations clandestines : D'Amérique centrale vers les Etats-Unis.* Nouvelle édition [en ligne]. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, [généré le 1er septembre 2022], Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/psn/109>. ISBN : 9782878547443, [Consulté le 25 août 2022].

Bajoit Guy (2005), « La place de la confiance dans la formation de l'identité et du lien social », *in* Balsa Casimiro [éd.], *Confiance et lien social*, traduit du portugais, d'après le titre original, *Ruptura das relações de confiança e reconfiguraço do laço social* (2005), Fribourg, Academic Press Fribourg/Editions Saint-Paul.

Beyala Calixthe (2000), *Les Honneurs perdus* (1996), Paris, J'ai lu.

FAO (2010), *L'état de l'insécurité alimentaire dans le monde : combattre l'insécurité alimentaire lors des crises prolongées*, FAO.

Hane Khadi (2011), *Des fourmis dans la bouche*, Paris, Denoël.

Lypovetsky Gilles (1983), *L'Ere du vide. Essais sur l'individualisme contemporain,* Paris, Gallimard.

Lucereau Jérôme (2017), *Les écritures de la faim. Eléments pour une ontologie de la faim*, Paris,L'Harmattan, coll. « Critiques littéraire ».

Mauss Marcel (1997), *Sociologie et anthropologie* (1950), Presses Universitaires de France.

Mollat Michel (2006), *Les pauvres au Moyen Age*, Bruxelles, Editions Complexe.

Ollikainen Aki (2016), *La Faim blanche* traduit du finnois par Claire Saint-Germain, d'après le titre original, *Nälkävuosi* (2012), Paris, Héloïse d'Ormesson.

Requier-Desjardins Denis (1995), « Impact des instabilités et gestion du risque et de l'incertitude alimentaire en Afrique subsaharienne », *in* Hugon Philippe, Pourcet Guy et Quiers-Valette Suzanne, *L'Afrique des incertitudes*, Paris, PUF.

Stoeckel Hugues (2012), *La faim du monde. L'humanité au bord d'une faim globale*, Paris, Max Milo.

Ziegler Jean (2005), L*'Empire de la Honte*, Paris, Fayard.